

DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE



DOMAINE
DE CHAUMONT-SUR-LOIRE
CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE

PENSER LA NATURE

COULEURS ET PERCEPTION DU VIVANT

18 ET 19 JUIN 2026



WWW.CONVERSATIONSSOUSLARBRE.FR / SEMINAIRE@DOMAINE-CHAUMONT.FR

Fondation
Malatier
Jacquet
adhésion à la Fondation de France

Fondation
de
France

Pour la
Science philosophie
magazine

RÉGION
CENTRE
VAL DE LOIRE



LES CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE

Longtemps pensée comme un simple attribut, la couleur apparaît aujourd'hui comme un phénomène à la croisée de la lumière, de la matière et des formes du vivant. Les sciences comme les arts montrent ainsi que les couleurs ne décrivent pas seulement le monde mais qu'elles transforment notre manière de le percevoir et d'échanger avec lui. En 2023, le Domaine de Chaumont-sur-Loire a créé son Centre de réflexion Arts et Nature pour rendre explicites les convictions et les engagements qui nourrissent son projet. Dans un temps marqué par les bouleversements écologiques et les profondes mutations de nos sociétés, il nous a semblé essentiel d'ouvrir un espace où penser autrement, où faire dialoguer les savoirs, les sensibilités et les expériences.

Les *Conversations sous l'arbre* s'inscrivent dans cette volonté. Elles rassemblent philosophes, scientifiques, artistes, écrivains et penseurs venus d'horizons multiples pour croiser leurs regards et inviter chacun à interroger sa relation à la nature. Soutenues par *Philosophie magazine*, *Pour la Science*, la Fondation Malatier-Jacquet, la Fondation de France et le CNRS, elles proposent un temps de partage et de réflexion, où la pensée se déploie dans un esprit de convivialité et d'exigence.

Pour cette édition consacrée aux couleurs du vivant, nous aurons le plaisir d'accueillir **Cécile Croce**, professeure en Esthétique et Sciences de l'art à l'Université Bordeaux Montaigne, **Marc-André Selosse**, professeur du Muséum national d'Histoire naturelle, à Paris, **Jean-Michel Gibert**, biologiste et chercheur au CNRS, ainsi qu'**Astrid de La Forest**, graveuse et peintre, membre de l'Institut de France et élue à l'Académie des beaux-arts. Une rencontre qui révélera la couleur comme une puissance d'émotion, de perception et de connaissance.

Chantal Colleu-Dumond
Directrice du Domaine

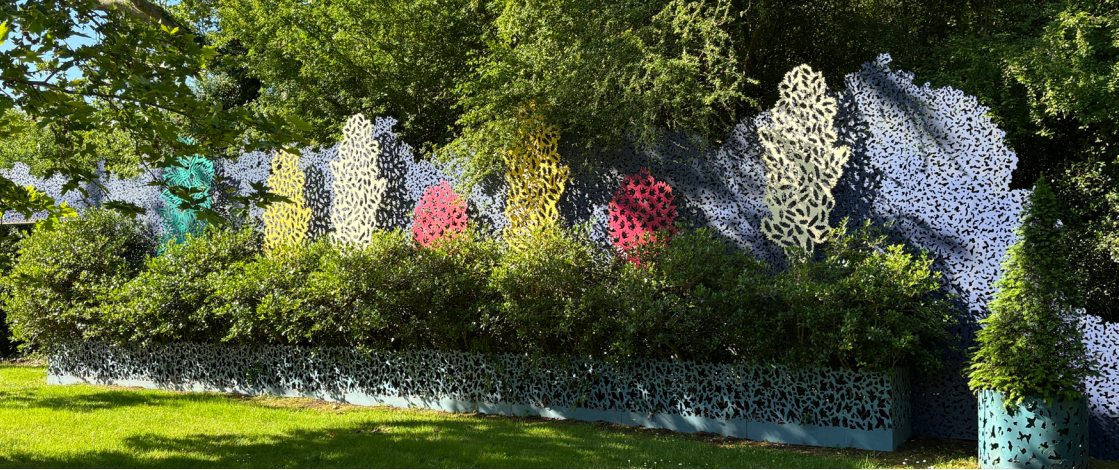


COULEURS ET PERCEPTION DU VIVANT

La couleur attire, avertit, dissimule. Elle éclate à la surface des ailes des papillons, magnifie les pétales des fleurs, s'empare de l'écorce des arbres, et transforme certains feuillages en fonction des saisons. Souvent fugace, toujours altérable, elle accompagne les transformations du vivant autant qu'elle les signale. Certaines couleurs séduisent, d'autres protègent ; certaines trompent, d'autres révèlent un état, une maturité, un déséquilibre ou une menace. Mais aucune ne se réduit à une simple apparence. Car la couleur n'existe jamais seule : elle dépend d'une lumière, d'un milieu, d'un regard capable de la percevoir.

Dans le monde vivant, la couleur se situe à l'interface des organismes et de leur environnement. Chez les animaux, elle devient stratégie : se fondre dans le milieu, afficher une toxicité, impressionner un rival ou séduire un partenaire. Les oiseaux déploient parfois des plumages dont les teintes jouent un rôle primordial dans les mécanismes de sélection sexuelle ; les fleurs, quant à elles, utilisent couleurs et motifs pour attirer les pollinisateurs. Certaines couleurs naissent de pigments qui retiennent une partie de la lumière tout en laissant apparaître les teintes visibles à nos yeux ; d'autres naissent de structures microscopiques qui diffractent la lumière et produisent des irisations différemment perçues selon l'angle ou l'intensité lumineuse. Le vivant invente ainsi d'innombrables régimes chromatiques, dont beaucoup échappent même à l'œil humain.

Les plantes elles-mêmes élaborent une chimie colorée d'une remarquable complexité. Les pigments et composés chimiques du vivant, comme les chlorophylles, les anthocyanes, les caroténoïdes ou les flavonoïdes, ne produisent pas seulement des effets visuels : ils participent à des fonctions vitales. Ils permettent de capter l'énergie lumineuse, de résister à certains stress, de construire les tissus protecteurs ou encore de communiquer avec d'autres organismes. Les rouges et les jaunes des



feuilles automnales ne relèvent pas d'un simple spectacle saisonnier mais témoignent de transformations chimiques profondes qui se prolongent jusque dans les sols et agissent sur la vie microbienne et la fertilité des milieux. La couleur apparaît alors comme le signe visible de processus invisibles, révélant les interactions continues entre lumière, matière et organismes vivants.

Mais voir une couleur n'est jamais un acte purement passif. La perception elle-même engage déjà une interprétation. Les traditions philosophiques ne s'y sont pas trompées. De la théorie aristotélicienne des qualités sensibles aux analyses phénoménologiques de la perception, la couleur a souvent été pensée comme un lieu de passage entre le monde et le sujet. Elle met en crise l'idée d'un réel indépendant de toute expérience, tout en résistant à sa réduction à une pure construction subjective. Elle est ce par quoi le monde advient à la perception sans jamais s'y épuiser. En ce sens, elle participe d'une ontologie relationnelle, où le vivant ne se définit plus comme un ensemble d'objets, mais comme un réseau de processus, de correspondances et d'affects.

L'histoire des savoirs scientifiques elle-même témoigne de cette complexité. De l'optique newtonienne, qui décompose la lumière en un spectre de longueurs d'onde, aux recherches contemporaines sur les systèmes visuels et les interactions entre espèces, la couleur apparaît comme un phénomène situé à l'intersection de la physique, de la biologie et de l'écologie. Elle dépend de conditions matérielles précises, mais aussi des capacités perceptives propres à chaque organisme. Ce que voit un humain n'est pas ce que perçoit un insecte, un oiseau ou un poisson. Les couleurs du vivant ne composent pas un univers unique et partagé par tous, mais une pluralité de mondes perceptifs dépendant des formes de sensorialité propres à chaque espèce.

Cette instabilité du visible a profondément nourri les artistes. Nombre d'entre eux ne cherchent pas tant à reproduire fidèlement les couleurs du monde qu'à en déplacer



l'expérience. Le ciel peut devenir vert profond, la colline rose bonbon, le tronc de l'arbre rouge vif. La couleur cesse alors d'être strictement descriptive pour devenir expressive, mentale, parfois affective. La peinture ne vise alors plus seulement à représenter le visible, mais à modifier notre relation perceptive au monde. Certaines pratiques contemporaines ne travaillent plus seulement avec des pigments appliqués sur une surface, mais avec des réactions chimiques, des oxydations, des proliférations organiques ou des transformations lentes de la matière. La couleur n'y est plus donnée une fois pour toutes : elle apparaît, se modifie, se dégrade ou disparaît. Elle devient le signe d'un temps à l'œuvre, d'une métamorphose continue qui rapproche l'image des dynamiques mêmes du vivant.

Cette dimension culturelle et imaginaire des couleurs traverse l'histoire des sociétés humaines. Comme l'a montré Hervé Fischer, les couleurs ne sont jamais neutres : elles participent de systèmes symboliques, techniques et sociaux qui évoluent avec les époques. Le rouge peut évoquer le sang, le pouvoir, le danger ou la passion ; le vert, la fertilité, la jeunesse ou l'espérance ; le noir, la profondeur, la peur ou le deuil. Les couleurs circulent entre les domaines du sacré, de la politique, de la mode ou des usages quotidiens, où elles codifient des appartenances, des hiérarchies et des imaginaires collectifs. Elles deviennent ainsi des opérateurs culturels autant que des phénomènes perceptifs. Interroger les couleurs du vivant, c'est alors suivre ces circulations incessantes et reconnaître que la couleur ne relève jamais exclusivement de la nature, de la culture, de la science ou de l'art, mais surgit précisément dans leurs zones de contact.

LES INVITÉS

CÉCILE CROCE

Créer la vie en couleurs... et approcher le vivant

Lorsque l'art ne s'intéresse pas au vivant, que traite-t-il ? Des objets inertes ? De l'œuvre elle-même ? Est-ce si simple ? La binarité et les catégories franches ne semblent guère du goût de l'art ; au contraire, depuis la modernité, il s'emploie à chercher à rendre la vie. Et dans cette quête, les couleurs occupent une place centrale. Mais attention : les couleurs, comme l'écrit Hervé Fischer, sont celles de nos mythes. Elles participent d'un système représentationnel qui travaille avec l'épaisseur de l'Histoire, les échanges politiques, scientifiques et techniques, et se manifeste dans nos artefacts. À tel point qu'elles pourraient constituer un indicateur sociochromatique des évolutions des sociétés, et sans doute aussi de l'imaginaire social en jeu. Le vivant fait-il partie de notre perception globale du monde et de son renouveau, ou quelque chose y résiste-t-il encore ? Étayée à chaque fois par une œuvre, la réflexion se déploiera entre quelques garde-fous – sociologie et mythanalyse ; science et chromatique ; histoire et actualité technique –, pour dériver selon différentes focales thématiques. Une traversée colorée dans le champ des arts plastiques occidentaux.



Cécile Croce est professeure en Esthétique et Sciences de l'art, à l'Université Bordeaux Montaigne, et codirectrice du laboratoire Médiations, Information, Communication, Arts (MICA, UR 4426), où elle est coresponsable de l'axe Analyse des Transitions et des innovations en information et en arts (ATIIA). Ses recherches prennent trois chemins successifs, complémentaires et corrélés : une esthétique psychanalytique [*Psychanalyse de l'art symboliste pictural. L'art, une erosgraphie*, col. L'or d'Atalante, Champ Vallon, Seyssel, 2004] ; la mise en question de l'esthétique par la performance [*Performance et psychanalyse. Expérimenter et (de)signer nos vies*, col. Mouvement des savoirs, L'Harmattan, 2015], et plus globalement les grandes questions d'esthétique [codirection de la revue d'études esthétiques *Figures de l'art* depuis 2016 : <https://figuresdelart.fr/>] ; les interférences entre arts et technosciences [cofondation et codirection de la revue scientifique *Arts, Sciences et Technologies : Actualités Scientifiques de l'Art (ASTASA)* en 2020 : <https://www.astasa.org/>]. Elle tente le pari d'initier et tenir un travail collectif, pluridisciplinaire in progress avec une encyclopédie numérique des couleurs avec R. Turki, depuis 2024 : <https://encyclopedienumeriquedescouleurs.com/>

JEAN-MICHEL GIBERT

Les couleurs du vivant

Le monde vivant déploie une remarquable diversité de couleurs et de motifs. Cette profusion, loin d'être ornementale, se situe à l'interface des organismes et de leur environnement, où la coloration remplit de nombreux rôles : se cacher, exhiber sa toxicité, séduire ou attirer. Les oiseaux mâles peuvent en user pour séduire les femelles et les fleurs pour attirer les pollinisateurs. On distingue les couleurs chimiques, basées sur des molécules ayant la propriété d'absorber certaines longueurs d'onde dans le domaine visible, les pigments, et les couleurs physiques ou structurales dues à l'interaction de la lumière avec des structures de taille inférieure au micromètre. Certaines familles de pigments sont très répandues tandis que d'autres ne sont retrouvées que dans des groupes restreints d'animaux ou de plantes. C'est au cours du développement que les couleurs et leurs motifs se mettent en place, sous l'action de nombreux gènes dont les mutations peuvent entraîner des variations de coloration. L'environnement, lui aussi, peut fortement moduler cette dernière. À travers ces jeux d'apparition et de métamorphose, les couleurs du vivant révèlent un dialogue constant entre gènes, lumière et milieu. Elles invitent à regarder autrement ce qui, sous nos yeux, ne cesse de se transformer.



Jean-Michel Gibert est biologiste, chargé de recherche au CNRS. Il travaille dans l'unité « Développement, Adaptation et Vieillesse » (Sorbonne université-CNRS-Inserm) où il co-dirige l'équipe « Hétérochromatine, destin cellulaire et Exposome ». Avec son équipe, il utilise comme modèle la petite mouche du vinaigre, la drosophile, pour analyser le rôle des gènes et de l'environnement au cours du développement en combinant plusieurs approches (génétique, biologie moléculaire, imagerie). Jean-Michel Gibert est également président de la Société de Biologie et participe activement à la diffusion des connaissances scientifiques. Il a publié récemment l'ouvrage *Les couleurs du vivant* (2024, CNRS Editions) dans lequel il décrit les rôles de la coloration et comment elle est le produit des gènes et de l'environnement.

MARC-ANDRÉ SELOSSE

Les tannins, couleurs des plantes

Les tannins sont des substances vitales pour les plantes, qui doivent de défendre contre les agresseurs, mais aussi contre des stress variés. Elles construisent leur bois porteur et leur écorce protectrice. Parce que certains de ces tannins sont colorés (flavonoïdes et anthocyanes) et parfois odorants, elles s'en servent pour communiquer avec les animaux, comme les insectes pollinisateurs. Dans les feuilles vieillissantes, des tannins s'accumulent – on leur doit nos automnes colorés ! Arrivés dans les sols à la chute des feuilles, ils décident de la vie microbienne et de la fertilité des sols. Les humains ont réutilisé cette « boîte à outil » végétale en prélevant parmi les tannins des teintures, des colorants, mais aussi des épices et des boissons colorées (vin, bière, infusions, thé...). Les tannins sont l'une des plus grandes familles de substances : plus abondante encore que les protéides ou les lipides, et surtout, présente quotidiennement par leurs couleurs sous vos yeux !



Marc-André Selosse est professeur du Muséum national d'Histoire naturelle, à Paris, et aux universités de Gdansk (Pologne) et Kunming (Chine), où il dirige des équipes de recherche. Il est chargé de cours à l'École Normale Supérieure, Science Po et HEC. Ses travaux portent sur l'écologie et l'évolution des associations à bénéfices mutuels (symbioses). Mycologue et botaniste, il travaille en particulier sur les symbioses mycorhiziennes qui unissent des champignons du sol aux racines des plantes. Président de BioGée, membre de l'Académie d'Agriculture de France et de l'Institut Universitaire de France, il est éditeur de quatre revues scientifiques internationales et de la revue de vulgarisation *Espèce*. Il est chroniqueur pour *Médecine/Sciences au Point*. Il a publié des ouvrages grand public notamment sur la place de l'homme dans la nature [*Nature et Préjugés*, 2024], ainsi que ses chroniques diffusées sur France-Inter et publiées chez Actes Sud [*Petites histoires naturelles*, 2021]. Il est co-auteur d'une bande dessinée sur le sol avec Mathieu Burniat [*Sous Terre*, 2021, Dargaud]. Il a reçu le prix Homme-Nature de la Fondation Sommer 2020. Vient de paraître chez Seuil *De la biodiversité comme un humanisme*.

ASTRID DE LA FOREST

Proposer une expérience perceptive du réel

« La couleur n'atteint sa pleine expression que lorsqu'elle correspond à l'intensité de l'émotion de l'artiste. La couleur contribue à exprimer la lumière, non pas le phénomène physique mais la seule lumière qui existe en fait, c'est celle du cerveau de l'artiste », écrivait Matisse. Ce en quoi il rejoignait Goethe dans sa *Théorie des couleurs*, qui décrit les phénomènes de couleur tels qu'ils sont vécus. Il considère la couleur comme une interaction entre la lumière et l'obscurité, perçue par l'œil, influençant l'humeur et l'âme. À travers mes arbres et mes oiseaux, je cherche moins à reproduire le réel qu'à en proposer une expérience perceptive. L'essentiel est non pas ce que je vois, mais bien ce que je donne à voir d'après mes croquis sur le vif ou dans mes rêves. Les oiseaux deviennent bleus dans leurs vols, les troncs et les branches de mes arbres sont d'un noir profond, voire inquiétant. Le vert, couleur secondaire, devient la première couleur de la nature grâce à ce prodige biologique qu'est la chlorophylle. La perception des couleurs dans le monde vivant est bien une affaire d'artiste, fondamentale et infiniment personnelle ; celle-ci est donc, par essence, infinie et traduit l'expression, la profondeur de l'âme même de l'artiste.



© Eric Sander

Astrid de La Forest est graveuse et peintre. Née en 1962, elle s'est formée à l'ESAG de la rue du Dragon et, dès sa sortie, intègre l'équipe de décor du théâtre des Amandiers sous la direction de Richard Peduzzi et Patrice Chéreau. Elle collabore comme illustratrice dans de nombreux médias et pendant 10 ans comme dessinatrice judiciaire pour la télévision dans les procès politiques et d'assises ; l'exposition itinérante *Traits de justice* organisée par le Centre Pompidou retraçait cette expérience. L'artiste, qui vit et travaille entre Paris et Thomery (77), se consacre d'abord à la peinture puis à la gravure à partir de 1995. Elle travaille alors dans les ateliers Lacourière-Frélaud, René Tazé et enfin Raymond Meyer à Pully en Suisse avec qui elle développe ses techniques particulières lui permettant de réaliser de grands formats tant en monotypes qu'en gravure. Les sujets d'Astrid de La Forest sont essentiellement pris dans la nature, le monde animal, et les portraits sous forme d'aquarelles qu'elle retranscrit en estampes de grand format. Astrid de La Forest est élue membre de l'Institut de France à l'Académie des beaux-arts, section gravure et dessin depuis 2016 et en a assuré la présidence en 2022.

DEUX JOURS DE CONVIVIALITE ET DE JUBILATION INTELLECTUELLE

L'accueil des participants a lieu le jeudi 18 juin en fin de matinée. L'ouverture des *Conversations sous l'arbre* est célébrée en toute convivialité par un déjeuner pris en commun. L'après-midi débute à 14h30. **Loïc Mangin**, rédacteur en chef adjoint de *Pour la science*, prononce une allocution introductive avant de laisser la parole à **Cécile Croce**, professeure en Esthétique et Sciences de l'art à l'Université Bordeaux Montaigne. À la pause du milieu d'après-midi succède la conférence de **Jean-Michel Gibert**, biologiste et chercheur au CNRS. Ensuite, invités et participants partent à la découverte de la Saison d'art du Domaine et du Festival International des Jardins. À la nuit tombée, un dîner est servi au Grand Chaume.

Le lendemain, la journée débute par la conférence à 9h30 de **Marc-André Selosse**, professeur du Muséum national d'Histoire naturelle, à Paris, et se poursuit par l'intervention d'**Astrid de La Forest**, graveuse et peintre, membre de l'Institut de France et élue à l'Académie des beaux-arts. L'après-midi est consacrée à la table ronde, qui rassemble les invités et est animée par Loïc Mangin. Une séance de dédicace s'ensuit. À 16h30, les *Conversations sous l'arbre* prennent fin autour d'une collation.

PROGRAMME DES CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE 2026

Jeudi 24 et vendredi 25 septembre
LES ALGUES, UN CADEAU DE L'OcéAN

Jeudi 15 et vendredi 16 octobre
LA CUEILLETTE, ENTRE SAVOIR ET ART DE VIVRE





Photos : © E. Sander / M.L. Desjardins

Et les oiseaux rêvent aussi
Exposition d'Astrid de La Forest, 2026

RÉSERVATIONS ET INFORMATIONS

seminaire@domaine-chaumont.fr
www.conversationssouslarbre.fr